

La thématique de la souffrance dans l'œuvre de Marie-Claire Blais

Alina-Daniela HAIĐĂU

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava

danielle85@yahoo.com

Abstract: This article aims to analyze the theme of suffering as it is illustrated in the work of Marie-Claire Blais in general and then to study it in the novel *Soifs* (1995). Our study will show how this novel displays a universe marked by illness, violence, fear, injustice. The writer stages various characters: children, young people, artists, the rich and the poor. They all feel the misery and the social injustice of the world they live in. We will also observe how, through the characters' thoughts, Marie-Claire Blais tackles several subjects concerning our world: the condition of women, the marginalization of homosexuals, racism.

Keywords: *Quebec literature, Marie-Claire Blais, pain, solitude, misery.*

L'une des figures les plus importantes de la littérature québécoise, Marie-Claire Blais a été couronnée par de nombreux prix et distinctions qui récompensent son talent. Son œuvre, qui s'étend de 1959 à nos jours, compte des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des poèmes, ainsi que des scénarios pour la radio et la télévision.

Dans son œuvre, l'écrivaine « tisse des thèmes dans une atmosphère symbolique nuancée et riche d'implications philosophiques » [Smith, 1983 : 17]. Les inégalités sociales, la violence, les maladies, la criminalité, le désespoir lié aux drogues et à la pauvreté sont des thèmes que l'on peut reconnaître dès ses premiers romans. D'ailleurs, l'écrivaine déclare dans un entretien de 2005 qu'elle évoque un univers marqué par la souffrance, la lutte pour la survie, la haine, la laideur, le mal, la mort, même si ces aspects choquent :

Je ne suis pas une militante au sens traditionnel du terme, mais je fais une littérature engagée, à ma manière. Je suis tout à fait investie dans mon époque, dans les problèmes que nous vivons. Je ne me cache pas derrière les mots, au contraire, je témoigne de l'injustice et de la colère qui règnent autour de moi: les aspects monstrueux de notre monde, de nous-mêmes, nous ne devons pas les éviter. [Navarro, 2005 : 33]

Ainsi, il convient de relever que la souffrance domine l'univers blaisien et, d'un roman à l'autre, cette thématique est reprise. Force nous est de remarquer

l'attention que Blais accorde à ceux et celles qui souffrent : les enfants, les femmes, les homosexuels, les pauvres, les immigrants.

Dès ses premiers romans, « les enfants étouffés par une civilisation adulte grossièrement capitaliste » [Smith, 1983 : 17] attirent l'attention des lecteurs. Dans le roman *Tête Blanche* c'est Evans, un garçon de dix ans surnommé ainsi, qui souffre, abandonné et envoyé par sa mère dans la pension de Monsieur Brenner. Sa mère, une femme indifférente, qui rêve avant tout d'une carrière d'actrice, est malade de tuberculose et meurt à l'hôpital. À douze ans, le garçon tombe amoureux d'Émilie, une jeune fille douce et affectueuse, la sœur d'un de ses compagnons. Ce nouvel amour et la correspondance avec Émilie permettent à Evans de changer son comportement. Mais, après la séparation d'Émilie, il redevient l'enfant méchant et révolté. Ses illusions sont détruites lorsqu'il voit dans une foule Émilie « à qui un homme [...] pose la main sur l'épaule » [TB : 205]. Il pleure car « la nuit glacée » emporte Émilie.

Les joies et les déceptions d'un premier amour sont décrites dans le roman *Le Jour est noir*. C'est un bref roman qui met en scène deux couples d'adolescents : le couple de Josué et Yance et celui de Raphaël et Marie-Christine. Le passage de l'adolescence à la vie adulte est difficile. Dans cet univers dominé par la violence, la peur, l'incertitude, chaque personne se trouve solitaire et « crée son paradis immobile » [JN : 35].

Dans le roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le thème de la souffrance crée « une atmosphère douloureusement persistante qui baigne, ou plutôt qui englutit l'homme dans sa misère, sa solitude, sa peur angoissée, ses rêves, son désir de lumière jamais satisfait et surtout, sa mort. » [Nadeau, 1974 : 9]. Blais illustre une réalité sociale douloureuse, mettant en scène une famille de paysans pauvres où la maladie et la mort sont présentes, les enfants souffrent de la faim ou du froid et sont maltraités par les adultes. La misère morale des personnages est aussi hors du commun. Ainsi, il convient de rappeler la prostitution d'Héloïse, la cleptomanie et la pyromanie du Septième, les masturbations mutuelles de Jean - Le Maigre, de Pomme, du Septième et d'Alexis. L'écrivaine évoque la condition de la femme soumise aux structures patriarcales qui sont les conséquences du catholicisme québécois. Mais ce modèle traditionnel est abandonné et la structure de la famille cherche « à tâtons, un nouveau modus vivendi dont on n'a pas encore tous les repères. » [Steiciuc, 2003 : 162]. Il faut aussi remarquer la solitude de la mère ou celle de la Grand-Mère Antoinette, l'angoisse de Pomme qui souffre dans un lit d'hôpital après avoir perdu trois doigts dans un accident de travail, les derniers sursauts de Jean - Le Maigre qui est malade de tuberculose, la peur du nouveau-né Emmanuel devant l'imposante Grand-Mère Antoinette. Tous ces épisodes illustrent la présence de la souffrance, de la maladie, de la peur, de l'angoisse dans l'univers de ce roman.

Marie-Claire Blais choisit de parler de la souffrance d'un groupe de femmes homosexuelles dans le roman *Les nuits de l'Underground* qui a été publié en 1978. Ce roman est centré sur cette communauté de lesbiennes montréalaises qui se

rencontrent pendant la nuit dans le bar appelé *Underground*, soit pour trouver de nouvelles partenaires, soit pour le plaisir d'être ensemble et d'affirmer leur différence. Il s'agit d'un espace souterrain, invisible où les femmes connaissent une liberté inaccessible ailleurs, loin des regards désapprobateurs du reste de la société : « [...] les passants qui longeaient ces rues [...] n'eussent pas même remarqué l'enseigne de l'*Underground* et moins encore aperçu les tièdes incendies qui couvaient derrière la vitre du souterrain ». [NU : 66]

Une série de ces thèmes que l'on peut reconnaître à travers la plupart de ses écrits, sont repris dans le cycle *Soifs*, qui comprend aujourd'hui neuf romans¹. Dans ces romans, Marie-Claire Blais dénonce la pauvreté, l'exploitation des plus pauvres par les plus riches, la violence, les maladies, le racisme, l'injustice sociale, les désastres écologiques.

Le premier volet du cycle, intitulé *Soifs* et publié en 1995, c'est un texte tout à fait compact, une suite de phrases plus ou moins longues, sans aucun paragraphe ou chapitre. L'action est située à l'aube de l'an 2000 et l'écrivaine met en scène de nombreux personnages qui vivent dans une île de la Mer des Caraïbes. Un jeune couple, Daniel et Mélanie, organise une fête à leur résidence, au tournant du millénaire, afin de célébrer la naissance de Vincent, leur troisième fils. Ils reçoivent des membres de la famille de Mélanie et des amis écrivains, peintres, photographes et critiques littéraires. Une réalité tout à fait différente est illustrée par d'autres personnages, c'est-à-dire les réfugiés, les Noirs menacés par le racisme et la pauvreté. L'île est donc à la fois un paradis pour les Blancs riches qui habitent le Boulevard de l'Atlantique et un enfer pour les Noirs de la rue Bahama qui subissent des injustices.

En ce qui concerne le titre, celui-ci se distingue des autres titres du cycle. Plus court que les autres, le titre *Soifs* fait référence à une souffrance, un manque physique. Au pluriel, les soifs représentent les vulnérabilités, les douleurs, les chagrins et les désespoirs, à la fois individuels et collectifs. La maladie, la violence et la peur sont des thèmes qui reviennent régulièrement dans l'univers romanesque blaisien. Il faut distinguer cependant entre la souffrance inévitable – la maladie, la mort – et la souffrance que l'homme inflige à son prochain – la violence, le viol, le racisme, la guerre, l'injustice.

Dans ce premier volet du cycle, la maladie joue un rôle important et apparaît dans les histoires de Vincent, de Jacques et de Renata. C'est une souffrance physique qui marque également la vie des enfants et des adultes.

Vincent, le plus jeune enfant de Daniel et Mélanie, respire difficilement, étant surveillé à tout moment et soigné par sa famille. Son « souffle hâtif, oppressé, qui avait été diagnostiqué à la naissance » [S : 73] inquiète sa mère. Pourtant, elle le considère « le plus vigoureux de ses fils » parce que, tandis que les deux autres garçons – Samuel et Augustino – étaient nés à Paris et à New York, Vincent, né

¹ Ce sont, en ordre chronologique de la publication: *Soifs* (1995), *Dans la foudre et la lumière* (2001), *Augustino et le chœur de la destruction* (2005), *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments* (2008), *Mai au bal des prédateurs* (2010), *Le jeune homme sans avenir* (2012), *Aux jardins des acacias* (2014), *Le festin au crépuscule* (2015), *Des chants pour Angel* (2017), tous parus chez Boréal.

« dans une île aux parfums enivrant, près de la mer, était un bébé joufflu » [S : 73]. Pour Mélanie, l'enfant représente l'espoir d'un avenir meilleur : « la vie de Vincent était cette plage qu'aucun pas, aucune empreinte n'avait encore foulée » [S : 250]. D'autre part, pour le père, ce souffle oppressé du garçon représente plutôt un « son menaçant, long, rugissant et grave, annonçant une secousse sismique » [S : 127].

Il est sans doute intéressant de noter les remarques des critiques concernant le choix du prénom du nouveau-né. Ainsi, selon Nathalie Roy, le prénom Vincent, homonyme de vingt cents, semble être « une évocation explicite de l'an 2000 » [Roy, 2011 : 103], rappelant la fin du XX^e siècle. La naissance de Vincent à l'aube du nouveau millénaire peut être un signe d'espérance dans un avenir plus lumineux, où « l'innocence, la sérénité et le recommencement sont encore possibles dans un monde à la dérive, qui sombre dans la violence, la décadence et la mort » [Oprea, 2014 : 233].

Jacques, professeur de littérature dans une université américaine et spécialiste de l'œuvre de Kafka, souffre d'une maladie incurable. Même si l'écrivaine ne nomme pas dans le texte cette maladie, il y a des repères qui indiquent la nature de la souffrance de Jacques. Ainsi, les symptômes dont il souffre, les allusions à sa relation avec Tanjou, l'étudiant rencontré au Pakistan, les soins que sa sœur lui apporte, suggèrent qu'il s'agit du sida. Entouré de quelques amis, Jacques vit les derniers moments de sa vie dans une maison au bord de la mer. Il veut jouir de ce qui l'entoure : il regarde la mer, écoute la musique de Mozart, pense à son ami pakistanais ou à son essai inachevé sur Kafka et même s'amuse lorsqu'il voit les enfants du pasteur Jérémy qui volent des fruits dans son jardin.

Le corps souffrant et impuissant est décrit par quelques détails qui suggèrent la dégradation physique : « les mains squelettiques » [S : 34], les cheveux qui « allaient en s'éclaircissant » [S : 35], la « taille amaigrie » [S : 47], « la voix à peine audible » [S : 54]. Même les vêtements sont remplacés par « les linges » [S : 47] dont l'enveloppent ses amis. Blais donne seulement quelques références en ce qui concerne le traitement que subit Jacques: une infirmière se présente de temps en temps pour les soins palliatifs ou pour lui administrer de la morphine. Sa sœur, son ami Luc et le pasteur Jérémy sont les personnes qui l'accompagnent et l'aident à vivre.

En mettant en scène le personnage de Jacques, Blais illustre une réalité spécifique pour la fin du XX^e siècle. La menace du sida et la terreur qu'il engendre sont associées « au temps de la peste » [S : 131]. D'autre part, dans les années 1990, dans la perception des gens, le sida, appelé « le cancer gay [...] était perçu comme une punition sanctionnant ce qui est considéré comme une déviance » [Oprea, 2014 : 212]. La sœur de Jacques, qui le soigne, est hostile devant l'homosexualité et même raciste lorsqu'elle pense à l'amant de son frère :

« ...son visage au noble profil n'avait pu retenir une expression de mépris pour Tanjou qui pleurait près d'elle, quand donc ce garçon s'en irait-il, par le prochain train, le prochain avion, elle ne voulait plus le voir, pensait-elle [...] car n'était-ce pas auprès de ces jeunes gens qui n'étaient pas de sa race, dans leur fréquentation, que son frère avait connu ce déclin sordide. » [S : 82]

Une autre maladie du temps moderne affecte la vie de Renata Nymans. Avocate, femme d'un juge, elle est en convalescence dans une chambre au bord de la mer des Caraïbes. Les deux époux veulent « se reposer, se détendre, l'un près de l'autre, loin de tout [...] au bord d'une mer bleue, tranquille, presque sans ciel dans les reflets du soleil puissant » [S : 13]. La maladie de Renata n'est pas nommée directement par l'écrivaine. Au début du roman, les allusions à la fumée malsaine et au briquet « objet maléfique » [S : 16] suggèrent un problème aux poumons. Puis, le terme « tumeur » [S : 17] et plus loin encore, la mention du « poumon prélevé » [S : 160] indiquent qu'il s'agit d'un cancer du poumon. Pourtant, elle ne se ménage pas, elle n'arrête pas de fumer, mettant en danger sa santé.

Au-delà de cette fragilité physique, il est sans doute intéressant de noter que Renata paraît imposante pour les autres. Ainsi, la mère de Mélanie l'admire et considère qu'elle conserve « son air de déesse, le cou, la tête, n'étaient-ils pas un peu masculins, mais quelle dignité dans son port » [S : 109]. Claude, son mari, observe « son front de penseur » [S : 14] tandis que Suzanne admire « l'attitude défiante et royale » [S : 262] de Renata. Même si elle est malade, Renata donne l'impression d'une femme forte. De plus, elle cache sa fragilité par des bijoux et même son mari considère que la faiblesse physique peut être masquée par ces ornements typiquement féminins :

« ...sa femme lui paraissait vulnérable, avec son vaste front, ses oreilles nues, le lobe troué d'une lumière rose, la chair des enfants lorsqu'elle est blessée, ces oreilles nues, il fallait les orner, les couvrir, avec les boucles d'oreille, c'est plus joli, dit-il. » [S : 15]

Renata veut créer ainsi une différence entre l'intérieur malade, fragile et vulnérable et son extérieur sur lequel pèsent les regards des autres.

Il convient de mentionner que la souffrance de Renata est causée par son état de santé, mais aussi par « l'état désastreux d'un monde où le sexe, l'âge ou la race sont des facteurs prédisposant à la violence et à l'injustice » [Oprea, 2014 : 244-245].

Renata et son mari sont préoccupés par « un événement qui, en apparence, s'était déroulé loin d'eux, de leur vie [...] l'exécution d'un Noir inconnu dans une prison du Texas » [S : 13]. Tous les deux pensent souvent à « cette affaire de délinquants et de proxénètes mis en prison » [S : 13], soit pour justifier le verdict du juge, soit pour en douter. C'est justement dans cette tension permanente entre assurance et doute qu'ils vivent.

Une autre souffrance de Renata est causée par le rappel de la scène du viol. Un soir, Renata demande à « un Antillais pauvre et débraillé » [S : 37] croisé au casino de l'aider à porter ses bagages jusqu'à la maison qu'elle avait louée. Mais, une fois arrivé à la maison, l'homme lui reproche d'avoir été « témoin de sa destitution au casino ce soir-là » [S : 100] et il se venge, en la violant. Il fait des reproches à Renata, l'insulte et puis s'enfuit :

« ...qui êtes-vous donc avec votre attitude hautaine envers moi, quelle est donc votre race cette attitude, ces bijoux, ce ruissellement de perles, que représentent-ils pour vous [...] je vous ai vue me sourire de votre sourire hautain, méprisant, dans la fumée près de l'eau la nuit, quand scintillaient vos bracelets, l'éclair de votre étui d'or, car il faut désormais que tout soit avili, détruit en vous, puis l'Antillais avait cru entendre un bruit dans les buissons par les fenêtres grandes ouvertes et lâchement il avait fui. » [S : 101]

La souffrance de Renata est d'autant plus grande que le souvenir de cet homme est encore vif dans sa mémoire. Même si la femme l'imagine « couché sur l'asphalte des rues dans ses vomissures, la pièce d'étoffe ou de laine [...] imbibée d'eau, de sable et d'urine » [S : 133], elle sent encore « le goût de cette poussière, de cette sueur [...] sur ses lèvres » [S : 134].

La scène du viol de Renata n'est pas la seule évoquée dans le roman. Comme avocate, Renata a analysé plusieurs cas de viols collectifs. Les humiliations, les injustices, les violences et les souffrances semblent définir l'histoire des femmes : dans le dortoir d'un kibboutz, plusieurs adolescents ont violé une jeune fille, « sans remords, sans consternation devant leurs actes » [S : 118]; dans un campus floridien, un chansonnier se livre « au carnage des jeunes filles » [S : 143]; dans l'ancienne Yougoslavie, pendant la guerre civile, des milliers de « femmes de cinq à quatre-vingts ans » [S : 214] tombent victimes de viol ; au Pérou, pendant la guerre, les femmes sont « tuées et violées, dans des casernes militaires » [S : 216]. Renata a une vision très sombre sur la condition des femmes. Elle pense que « ces assassins, ces violeurs, jamais on ne les verrait devant des tribunaux organisés par des femmes, ils continueront de violer, de tuer » [S : 215].

L'expérience de la douleur caractérise la vie des employés de Daniel et Mélanie. Julio, Marie-Sylvie et Jenny ont quitté leurs pays, à la recherche d'une vie meilleure et d'un pays pour s'installer, sans craindre d'être chassés.

Julio quitte le Cuba avec sa mère et ses frères, mais le bateau naufrage et il perd toute sa famille. Les souvenirs le tourmentent et le désir de trouver sa famille cause son délire. Même dans l'eau calme de la piscine, il voit la menace de la mer. À part cette douleur, Julio souffre aussi dans le corps : battu sur la plage, il est blessé à la tête et à l'œil.

Marie-Sylvie et son frère quittent leur pays en guerre à l'aide d'un prêtre. Pour eux, la mer est le seul « refuge » [S : 184]. L'horreur de la guerre a beaucoup influencé les deux frères. Le frère de Marie-Sylvie, surnommé Celui-qui-ne-dort-jamais, « avait eu la charge de veiller jour et nuit sur ces rives de la mer où poindrait l'ennemi dans des rafales de mitraillettes » [S : 183].

La souffrance de Jenny est liée à l'esclavage. Elle fait référence aux Noirs qui ont été exilés, rendus esclaves et exploités pour servir les fins d'autrui. En même temps, elle pense aux camps d'aide humanitaire, en espérant « joindre quelque équipe de secours international » [S : 170].

À travers les réflexions des personnages, Blais évoque dans ce premier volet du cycle des problèmes qui caractérisent le monde contemporain, ainsi que les tragédies subies par l'humanité. Chaque personnage est préoccupé par un

événement qui a marqué son passé ou même le passé des autres. Ainsi, Renata est hantée par la peine de mort et sa cruauté, mais aussi par les injustices associées à la guerre, à la pauvreté, au racisme et à la condition féminine. Mélanie pense souvent aux désastres nucléaires passés, pendant que sa mère est obsédée par les horreurs de la Deuxième Guerre Mondiale et par l'Holocauste. Il faut remarquer le contraste entre toutes ces horreurs et le décor paradisiaque de l'île. Notons l'opposition entre l'image des touristes riches venus dans les stations balnéaires et thermales pour soigner leur santé et l'image des cadavres de la Guerre du Golfe qui « pourrissaient dans le désert » [S : 38]. « Les cris de joie des enfants recevant leurs cadeaux en Amérique du Nord » pendant les célébrations des fêtes de l'Hanukkah s'opposent aux « cris imprégnés de soufre et de fumée des enfants palestiniens dans la ville de Gaza » [S : 291]. L'écrivaine présente des réalités violentes et le lecteur est invité à les dévoiler, même si elles sont parfois répugnantes et difficiles à accepter.

Pourtant, chez Blais, les idéaux sont encore possibles et plusieurs personnages tentent de combattre les maux et les souffrances qui assaillent la société. Ils deviennent conscients de la souffrance d'autrui et l'amour est un moyen d'atténuer la douleur. Il s'agit de l'amour maternel de Mélanie pour ses enfants, de l'amour plein de compassion de Luc ou de la charité du pasteur Jérémy pour Jacques. D'autres personnages considèrent que le combat contre les souffrances se trouve soit au niveau politique, soit au niveau social. Ainsi, Esther croit que sa fille « devait combattre ces fléaux [...] Mélanie pourrait fonder un parti politique car, c'était la vérité, Mélanie était une femme leader, elle en avait le caractère » [S : 77]. Un juge à la retraite pense que « la législation des drogues réduirait les crimes » [S : 99] et Claude, le mari de Renata exprime le désir de se dépasser : « se dépasser, on ne rachetait jamais les fautes de ses pères, y aurait-il enfin une génération d'hommes équitables » [S : 15].

À travers ce roman qui entremêle de nombreuses histoires et qui passe de personnage en personnage, Blais évoque les préoccupations, les souffrances, les craintes et parfois les espoirs suscités par le changement de millénaire. Il s'agit « d'une écriture qui vise à sonder les points de vue actuels et à mieux comprendre l'humain, en convient le lecteur, par la démultiplication des paliers de réflexion, à une semblable démarche exploratoire » [Roy, 2011 : 102]. Autrement dit, plusieurs sujets d'actualité sont abordés par l'écrivaine et le lecteur est invité à réfléchir sur le monde qui l'entoure, avec ses beautés et ses injustices.

Nous pouvons conclure en affirmant que la thématique de la souffrance, sous toutes ses formes, est présente d'un bout à l'autre de l'œuvre blaisienne. Il y a souffrance physique (la maladie, la mort), mais aussi il y a souffrance morale au sein d'une société qui se cherche, qui n'a pas encore de repères.

BIBLIOGRAPHIE***Corpus :***

- TB, 1960 : Marie-Claire Blais, *Tête Blanche*, Institut Littéraire du Québec, 1960.
 JN, 1962 : Marie-Claire Blais, *Le Jour est noir*, Montréal, Éditions du jour, 1962.
 SVE, 1991 : Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Les Éditions du Boréal, 1991.
 NU, 1990 : Marie-Claire Blais, *Les Nuits de l'Underground*, Les Éditions du Boréal, 1990.
 S, 1997 : Marie-Claire Blais, *Soifs*, Les Éditions du Boréal, 1997.

Sources critiques :

- Nadeau, 1974 : Vincent Nadeau, *Marie-Claire Blais : le noir et le tendre*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1974.
 Navarro, 2005 : Pascale Navarro, « Marie-Claire Blais: portrait d'une insoumise », in *Entre les lignes: le plaisir de lire au Québec*, vol 1, n° 4, 2005, pp. 32-34.
 Oprea, 2014 : Denisa-Adriana Oprea, *Nouveaux discours chez les romancières québécoises : Monique Proulx, Monique LaRue et Marie-Claire Blais*, Paris, L'Harmattan, 2014.
 Roy, 2011 : Nathalie Roy, « Narration et traitement des personnages, du visible à l'espace derrière dans *Soifs* de Marie-Claire Blais » in *Voix et Images*, vol 37, n° 1, 2011, pp. 99-113.
 Smith, 1983 : Donald Smith, « Marie-Claire Blais, Prix David 1982 », in *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, n° 29, 1983, pp. 17-18.
 Steiciuc, 2003 : Elena-Brândușa Steiciuc, *Pour introduire à la littérature québécoise*, Suceava, Editura Universităţii, 2003.